Claude Guillon - Société Bretonne de Philosophie, 26 novembre 2002

Le statut du corps dans la métapsychologie freudienne

-

S'agissant de la problématique du corps dans l'œuvre de Freud, il serait, me semble-t-il, relativement facile de procéder à une recension de ses occurrences tant dans la clinique freudienne qu'au niveau plus théorique de sa métapsychologie. Cette double recension, pour arbitraire qu'en soit le découpage, aurait pourtant le mérite de montrer que la place dévolue au corps est omniprésente chez le fondateur de la psychanalyse. Il s'en faut pourtant de beaucoup qu'elle nous renseigne précisément sur son statut métapsychologique.[1.] Cette étape est pourtant nécessaire si nous souhaitons pouvoir répondre à la question : « le corps, soit ! Mais quel corps ? » Cette recension, je tiens à le préciser, n'aura rien d'exhaustif. Malgré son caractère lacunaire et très descriptif, les quelques thèmes retenus nous permettront toutefois d'entrevoir l'importance de cette référence. Mais avant de procéder à ce rapide état des lieux, sans doute est-il bon que je précise ce que j'entends montrer ce soir.

Une opinion assez répandue veut que pour avoir promu la thèse d'un inconscient psychique, Freud passe pour un partisan du dualisme « corps-esprit ». Mieux même, que l'acharnement qu'il aurait déployé pour défendre cette thèse à grand renfort d'arguments tant théoriques que cliniques l'aurait conduit à négliger ou à occulter la dimension du corps dans sa recherche d'explication des troubles psychiques comme dans sa tentative de construction métapsychologique. Deux types d'arguments nous invitent à plus de circonspection sur cette question controversée. Le premier est d'ordre méthodologique. Le second, d'ordre ontologique. Ce second argument renvoie à la conception que Freud se donne de l'organisme.

Comme vous le savez peut-être, Freud a toujours professé une conception moniste en matière de méthodologie. Pour lui, la fameuse opposition entre expliquer et comprendre censée séparer le champ des sciences de la nature et le champ des sciences de l'homme, est le prototype du faux débat.[2.] Pour sa part, il a toujours eu l'ambition de faire entrer la psychanalyse dans le champ des sciences naturelles. Compte tenu de ce qu'est devenue la psychanalyse après Freud, cette option peut sembler assez paradoxale. Mais c'était la sienne ! Il se méfiait comme de la peste de ce qu'on appelait à l'époque les sciences de l'esprit, trop enclines, selon lui, aux visions du monde. En fait, ce qu'il leur reproche c'est une propension trop marquée pour la synthèse, au détriment de l'analyse patiente et laborieuse des faits. En choisissant l'expression de psychologie analytique, qui deviendra par contractions successives « psycho-analyse » puis « psychanalyse », Freud a choisi son camp. Au XIX, cette appellation évoque immédiatement pour la communauté scientifique de l'époque, le champ des sciences naturelles et plus précisément encore celui de la « chimie analytique ». Les philosophes et certains de ses successeurs lui ont assez reproché son positivisme et le naturalisme de sa construction théorique pour que nous jouions ce soir les étonnés. A ce propos, je tiens à préciser que je me placerai ce soir sur le strict terrain de l'histoire des idées et que je n'engagerai pas dans cette présentation de débat épistémologique.

Les plus indulgents d'entre vous - j'entends vis à vis de Freud - me feront sans doute remarquer qu'il y a lieu de distinguer dans l'œuvre de Freud deux grandes périodes, l'une pré-psychanalytique correspondant en gros aux années 1888-1895, période durant laquelle il n'aurait pas coupé les ponts d'avec sa formation de neurologue ni renoncé à l'ambition qui gouvernait la rédaction de son *Esquisse d'une psychologie scientifique à l'usage des neurologues*. Dès les premières lignes de cet essai, Freud s'exprime en ces termes : « *Dans cette Esquisse, nous avons cherché à faire entrer la psychologie dans le cadre des sciences naturelles, c'est-à-dire à représenter les processus psychiques comme des états quantitativement déterminés de particules matérielles distinguables, ceci afin de les rendre évidents et incontestables. Ce projet comporte deux idées principales : 1° Ce qui distingue l'activité du repos est d'ordre quantitatif. La quantité se trouve soumise aux lois générales du mouvement. 2° Les particules matérielles en question sont les neurones.*»[3.]

On trouverait l'équivalent d'un tel projet chez un Ribot, par exemple, qui est, avec le psychologue allemand Wundt l'un des fondateurs et promoteurs de la psychologie expérimentale. Partant de l'idée que le pathologique éclaire le normal, Ribot soutient dans ses travaux une conception de la personnalité tout à la fois hiérarchique et neurophysiologique. Conception issue en droite ligne des thèses neurophysiologiques de H. Jackson.[4.] Le naturalisme de Freud vient de là, tant en matière d'option méthodologique que dans la définition de son propre projet scientifique. Il s'agit en effet, contre les spiritualistes de l'époque et les métaphysiciens de l'inconscient, tel Hartmann, d'établir sur des bases solides une science naturelle de l'esprit et des mouvements de l'âme. A ces grandes options, Freud est resté fidèle toute sa vie.

CERTAINS DROITS RÉSERVÉS
Ce document est mis à disposition par l'Académie de Rennes (http://www.ac-rennes.fr)
sous licence Creative Commons BY-NC-SA (http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.0/fr/)
(Paternité/Pas d'utilisation commerciale/Partage des conditions initiales à l'identique)
Si vous avez des doutes sur l'authenticité du document, contactez RessourcesNuxeo@ac-rennes.fr

Les moins indulgents d'entre vous me feront remarquer que pour ces mêmes raisons, Freud a sans doute raté le coche de sa mini-révolution ; que son atavisme biologisant l'a poursuivi comme son ombre jusqu'à la fin de son œuvre. En témoigne, il est vrai, le travail de commentateurs pourtant peu suspects de sous-estimer l'œuvre de Freud, tels Franck Sulloway, (*Freud, biologiste de l'esprit*) , Jean Laplanche (*Le fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud*) et à certains égards, Paul Ricoeur lors du débat qu'il introduit entre « énergétique et herméneutique » dans *De l'interprétation, essai sur Freud.*

Ces considérations méthodologiques préliminaires nous éclairent-elles sur le positionnement du corps dans la pensée freudienne ? Je le crois ! Je soutiendrai dans mon intervention deux thèses principales. La première est une thèse faible en ceci qu'elle montre, sans pouvoir le démontrer tout à fait, que Freud était pour le moins divisé sur le statut à donner au corps dans la métapsychologie. La seconde, plus forte, consistera à montrer que le monisme méthodologique défendu par Freud n'était pas seulement l'expression d'une profession de foi scientiste mais qu'il engageait véritablement une prise de position ontologique sur le rapport corps-esprit ; position que je qualifierai de monisme poly-systémique, c'est-à-dire une conception qui nous invite à penser l'organisme non seulement comme une organisation composée d'une pluralité de systèmes emboîtés mais bien comme une structure hiérarchisée de niveaux d'organisation avec tous les effets de feed-back et de rétroaction que cela suppose. Conception dans laquelle l'idée moderne d'émergence est déjà présente même si le terme ne fait évidemment pas partie du vocabulaire freudien.

Entre le biologique et le psychologique il n'y a donc pas de différence de nature du fait de l'engendrement et des interactions entre ces deux niveaux, mais il y a par contre une différence d'échelle ou de niveaux d'analyse qui nous empêche d'entonner trop rapidement les sirènes du réductionnisme physico-chimique. C'est cette différence d'échelle qui conduit Freud à soutenir et à défendre l'originalité des niveaux d'analyse.[5.]

On ne trouve pas chez Freud de métaphysique du « corps » qu'accréditerait le positionnement de l'inconscient ou du ça, pas plus qu'on ne trouve chez lui d'explication du corps par le corps. Mais cela n'implique absolument pas que la psychanalyse n'ait rien à dire sur la problématique du corps. Freud espère même que la reconnaissance des acquis de la psychanalyse contraigne ceux qui s'intéressent à ces questions, en l'occurrence les philosophes, à modifier leurs hypothèses ou leurs thèses sur le rapport du psychique et du somatique.

Visiblement la question du dualisme n'est pas son affaire et il laisse à d'autres le soin de tirer les conséquences qu'impose sa découverte. Pour dépasser le stade de la simple allusion, disons que pour Freud la découverte de l'inconscient fait que le corps ne peut plus être posé comme principe autogène, porteur de son sens propre.

Ce qui va très rapidement intéresser Freud, ce sont bien plutôt les effets de corps des déterminants inconscients. Mais de la première période de sa recherche, Freud gardera la conviction que « pour le psychique, le biologique joue le rôle du rocher d'origine sous-jacent. » Le corporel, loin d'être dénié, forme donc bien la matérialité sous-jacente du psychique. C'est ainsi que Freud a reconnu bien avant d'autres le rôle à venir de l'endocrinologie et il a toujours pris acte des points de jonctions possibles avec la biologie. Bref, la découverte de l'inconscient brouille l'image convenue du rapport classique de l'âme et du corps. Dès lors notre question initiale se précise : quel genre d'opérateur le corps représente-t-il dans le travail de construction métapsychologique dont Freud rappelle qu'elle se situe dans un au-delà du biologique et du psychologique ?

Pour être omniprésent dans le corpus freudien, le corps n'est pourtant pas un concept psychanalytique spécifique au sens où peuvent l'être par exemple les concepts d'inconscient et de pulsion. Du corps, Freud nous fournit une présentation éclatée. En témoigne tout d'abord la terminologie utilisée par Freud pour souligner les aspects sous lesquels il se laisse appréhender.

Le corps, c'est d'abord le corps réel, objet matériel et visible, étendu dans l'espace et présentant une cohésion anatomique et que la langue allemande traduit par *Körper*. Mais c'est aussi *Leib*, soit le corps saisi dans son enracinement, dans sa substance vivante, principe de vie et d'individuation. Enfin le corps renvoie au registre du somatique avec ses processus neurophysiologiques déterminés.

Ces trois aspects soulignent un paradoxe : le corps désigne à la fois une profondeur, un dedans insondable et une surface, un horizon de visibilité indépassable. Il y a là, au fond la version freudienne de la « chair », comme le supposait Merleau-Ponty, un principe dont sortent des effets et des signes. Dans certains cas, comme nous allons le voir, la mise en rapport de la profondeur et de la surface s'opère par le biais du

Ce document est mis à disposition par l'Académie de Rennes sous licence Creative Commons BY-NC-SA

symptôme.

Commençons donc la recension que nous évoquions un peu plus tôt. Si l'on s'en tient à la clinique, on évoquera tout d'abord le corps imaginaire mais néanmoins souffrant de l'hystérie de conversion. Pathologie dans laquelle les images du corps actives dans une fantasmatique recomposent les réalités de l'anatomo-physiologie ou font fi d'elles.

Ce qui au XIX siècle rendait suspect l'hystérie, c'est qu'on avait la conviction que l'hystérique en rajoutait dans la monstration du symptôme. L'hystérique était toujours suspecté de théâtralisme. Chez l'hystérique, c'est le symptôme qui fait activement dialoguer l'âme et le corps. Le corps y devient médium du symptôme. Mais là commence l'ambiguïté, car le corps ainsi sollicité exprime le conflit autant qu'il le masque. C'est précisément ce que tente de traduire le terme de conversion : *« Dans l'hystérie,* nous dit Freud, *la représentation inconciliable est rendue inoffensive par le fait que la somme d'excitation est reportée sur le corporel.* »

La conversion est donc la mutation en corporel d'une somme d'excitation psychiquement ingérable - en l'occurrence un affect, une émotion liés au traumatisme. Somme d'excitation qui trouve les voies de sa liquidation dans une innervation somatique. Ce qui a pour effet immédiat de la neutraliser. Si cela se paie au prix d'un dommage corporel, il n'en reste pas moins que celui-ci représente une économie du dommage qu'occasionnerait la prise en charge consciente de la représentation incompatible. En d'autres termes, l'issue somatique permet de faire l'économie d'une douleur morale.

L'interprétation théorique du symptôme hystérique nécessite donc pour être complète qu'on fasse jouer les trois points de vue de la métapsychologie freudienne : le point de vue topique, le point de vue dynamique et le point de vue économique.[6] Ce n'est donc pas à proprement parler le corps qui parle mais à travers lui la résultante d'un mode de résolution du conflit. Sans trop forcer le trait, on pourrait presque dire que le symptôme travaille le sujet au corps.

En s'intéressant à l'hystérie, Freud retrouve bien la problématique du corps qui avait déjà retenu l'attention de ses contemporains, mais, perspective nouvelle, il fait du corps le lieu d'une symbolisation. La fonction corporelle touchée dans le symptôme a un lien symbolique avec le complexe idéo-affectif du traumatisme. Mais ce corps, support de l'ancrage et de l'étayage, c'est le corps d'un sujet, un corps engagé dans sa parole. Retrouver ce corps nécessite un déchiffrement. Il est en effet tout à fait caractéristique de cette affection que la manière dont l'hystérique parle de son corps, de ses douleurs physiques, prend valeur de signe diagnostique pour le clinicien : « *L'impression, nous dit Freud, que l'attention de la patiente qui attribuait pourtant de l'importance à son mal, était tournée vers quelque chose d'autre dont les douleurs ne constituaient qu'un phénomène concomitant, sans doute vers des pensées et des sentiments liés à ses souffrances.* »

Ainsi, pour aussi manifestes qu'ils soient, les symptômes corporels ne trouvent leur sens que dans le rapport à cet ailleurs, à ce « quelque chose d'autre » qui reste soustrait à la prise de conscience tant que la parole n'est pas venue en déceler le signe. De quel corps, dès lors, l'hystérique parle-t-il dans ses symptômes, si ce n'est d'un corps de désir non réductible au vécu somatique du patient ?

On peut donc dire que dans les *Etudes sur l'hystérie*, l'itinéraire freudien est celui d'une recherche qui ne se laisse pas totalement prendre à l'illusion du corps-fonction, pas plus qu'à celle du « corps vécu ». Le recherche freudienne se fait tout au contraire attentive à ce qui du corps réside dans les mots, s'inscrit dans les traces, reste gravé en mémoire au point de n'apparaître que comme réminiscence. Pour que cette présentation soit complète, il faudrait bien entendu insister sur la théorie de la séduction, histoire de faire entrer l'autre dans le circuit du symptôme corporel. Disons seulement que dans cette perspective, le corps devient la plaque tournante et vivante d'une boucle par laquelle le message de l'autre perçu comme problématique, voire énigmatique, se trouve littéralement incorporé.

Arrêtons-nous tout de même quelques instants sur cette question. Si le rapport à l'autre est constitutif de ce que nous sommes comme sujets parlants et souffrants – au point que Lacan a pu dire que l'inconscient « c'est le discours de l'autre » – cette focalisation sur le langage et le signifiant ne doit pas occulter la place dévolue à l'affect, à l'émotion dans la genèse de toute construction personnelle comme dans celle des symptômes. Car c'est bien de mémoire affective qu'il est question dans les *Etudes*. La notion d'inconscient y est encore employée sous sa forme adjectivale et adverbiale alors même – et là, j'insiste sur le paradoxe d'un tel constat - que sa forme substantivée est omniprésente dans les écrits freudiens d'inspiration

Ce document est mis à disposition par l'Académie de Rennes sous licence Creative Commons BY-NC-SA

neurologique contemporains de ces mêmes *Etudes*, à commencer par l'*Esquisse d'une psychologie scientifique.*

Des travaux récents de neurologie ont d'ailleurs établi l'existence d'une mémoire affective. Ces études ont permis de mettre à jour les circuits nerveux qui commandent la mémoire des émotions. Les chercheurs ont en effet constaté un double circuit : un circuit court qui affecte directement le thalamus et les noyaux amygdaliens et un circuit long passant par le cortex. Le circuit court a une importance vitale car il permet à l'animal de réagir immédiatement au danger. Ce circuit court correspondrait chez l'homme à la mémoire habitude, une mémoire habitude bien antérieure aux représentations qui caractérisent la mémoire souvenir. Le fait essentiel, c'est que la notion de mémoire émotionnelle chère à Freud a reçu une base anatomique. Rétrospectivement, il est piquant de remarquer que c'est ce que Freud cherchait à établir dans l'*Esquisse* de 1895. C'est intéressant à noter, si l'on veut bien se rappeler que c'est la référence à l'anatomie qui a suggéré à Freud le point de vue topique de la métapsychologie, même si, bien entendu, la conceptualisation de ce point de vue ne s'épuise pas dans cette référence. Comment Freud se débrouille-t-il avec tout cela ?

Le refoulement, nous dit Freud, dissocie l'affect et la représentation, d'où il découle que la mémoire affective subsiste bien que le souvenir soit occulté. Freud avait bien vu que l'affect est condition nécessaire de la reconnaissance du souvenir comme mien. Or si l'émotion est mémoire elle est, plus que toute autre composante de la vie psychique, liée au corps sensitif et moteur. Antonio Damasio, dans *l'erreur de Descartes* a parfaitement confirmé le rôle régulateur des émotions, au point que les patients qui ont perdu la capacité de s'émouvoir à la suite de lésions cérébrales pré-frontales, perdent du même coup la capacité de conduire raisonnablement leur existence. Ce que Freud a découvert, c'est moins l'aveuglement des passions que le retour du refoulé, c'est-à-dire le surgissement de représentations ou de somatisations désaffectées, dont l'apparente neutralité affective cache des sentiments oubliés, des angoisse inhibantes, des détresses sans nom.

Mais alors que la terminologie théorique de Freud tend à suggérer une mémoire statique qui conserverait des souvenirs fixés dans des engrammes (traces mnésiques), ses analyses cliniques décrivent tout au contraire une mémoire vivante, évolutive qui produit des condensations, des déplacements, des dissociations mais également des conflits, des compromis et, en tout état de cause, des remaniements constants. S'il y a bien, comme Freud le suppose, une reprise du passé dans le présent, le rapport entre passé et présent n'a rien de mécanique, ne prend jamais l'allure d'une causalité linéaire. Freud parle ce boucles rétroactives avec des effets d'après-coup. Il y a là dessus un texte de Freud de 1920 tout à fait explicite, « la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine.» Dans ce texte, Freud soutient l'idée que tant qu'on remonte par analyse vers ce qui a pu, dans l'histoire d'une vie, constituer les déterminants d'une situation présente on peut avoir l'impression d'un enchaînement nécessaire. Mais si, dit-il, nous prenons le chemin inverse, celui de la synthèse, et que de la connaissance théorique de ses déterminants nous essayons d'en déduire cette situation comme seule issue possible, alors cette impression d'enchaînement nécessaire se dérobe totalement. Des mêmes déterminants, il aurait très bien pu résulter quelque chose d'autre.

Tout ceci nous renvoie, bien évidemment, à la genèse de notre vie émotionnelle ; au parcours par lequel avec le concours des sollicitations et des réponses d'autrui notre corps libidinal se socialise.

A cet égard, on n'a pas suffisamment souligné la parenté qui relie sur cette question Henri Wallon et Freud . Wallon, tout comme Freud, a bien vu que sur le rapport corps-esprit le problème de l'émotion était central. Wallon qui soulignait dans un de ses derniers écrits qu': « *un des pas les plus rapides à franchir pour la psychologie est celui qui doit unir l'organique et le psychique, l'âme et le corps.* » Chez Wallon, en effet, l'émotion est première chronologiquement dans la genèse psycho-biologique de l'être humain. Selon lui, l'enfant naît à la vie psychique par l'émotion. C'est par l'émotion qu'on saisit le mieux l'indistinction primitive de l'organique et du psychique, puis le passage de l'un à l'autre. Elle est, selon ses propres termes : « *ce qui soude l'individu à la vie sociale par ce qu'il peut y avoir de plus fondamental dans sa vie biologique.* » De tels propos évoquent ceux de Freud dans son article de 1911 intitulé « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques ». Dans cette perspective, aussi bien wallonnienne que freudienne, l'émotion constitue la trame préparatoire des sentiments électifs, mais elle est aussi et d'abord sensibilité syncrétique, contagion, confusion. Elle conduit, à un âge où toute délibération est impossible, à la formation de complexes affectifs irréductibles à tout raisonnement. Mais elle est aussi un prélude de la représentation. Pour Wallon, il n'y a pas lieu de supposer au départ une motivation psychologique au cri du nourrisson. Dans l'indifférenciation primitive, le cri est d'abord l'expression d'une tension physiologique. C'est à la suite d'une maturation des structures nerveuses et de leur sélection progressive que le cri se différencie comme moyen d'expression ; qu'il devient grâce aux réactions et réponses de l'entourage moyen de communication. C'est alors qu'on peut dire que le social a véritablement capté le physiologique pour en faire du psychique.

Difficile, dans ces conditions, de ne pas évoquer le corps libidinal plus proche du *Leib* que du *Körper* et où,

Ce document est mis à disposition par l'Académie de Rennes sous licence Creative Commons BY-NC-SA

avec la notion d'étayage, Freud a tenté de retracer les grandes étapes de l'évolution libidinale avec leur cortège de fixations et de régression toujours possibles ainsi que les effets d'après-coup. C'est l'occasion pour Freud de souligner l'importance qu'y occupent les zones orificielles du corps, leur prévalence successive au cours du développement génétique et où l'on voit leur fonction érogène, sexuelle s'étayer sur des besoins d'ordre vital. Corps de l'oralité avec ses thèmes de destruction, de morcellement, d'incorporation mais aussi d'introjection et de projection pour parler comme Mélanie Klein ; corps de l'analité et de l'échange avec ses composantes sadiques et masochistes ; corps de la période phallique associée à la problématique de l'identification corporelle à chacun des deux parents. On connaît, grâce à Freud, la distribution de ces images selon telle ou telle névrose.

Viendrait ensuite l'image morcelée du corps dans la psychose schizophrénique, ou plutôt, pour reprendre les élaborations cliniques de Giséla Pankow, la déstructuration dynamique de l'image du corps ; le corps ou le moi-corps martyr du mélancolique où l'on constate que la dévalorisation, comme auto-affectation dont le moi est l'objet dans cette psychose, finit presque toujours par une auto-agression du corps propre. Si l'on a pu dire que la santé c'est la vie dans le silence des organes, il convient de se souvenir que l'anatomie imaginaire, déjà à l'œuvre dans l'hystérie, se particularise avec l'hypocondrie psychotique par l'exacerbation d'une vie d'organes internes qui passe habituellement pour silencieuse, en donnant à leur invisibilité une charge libidinale.

Il n'est sans doute pas faux de dire que Freud a voulu appuyer tout le développement humain au développement instinctif, mais on serait plus près de la vérité de son propos en disant que son œuvre bouleverse la notion d'instinct et dissout les critères par lesquels jusqu'à lui on croyait pouvoir la circonscrire. Si la sexualité infantile peut être qualifiée de « polymorphe », c'est précisément parce qu'elle présente une plasticité psychologique, une lente maturation conflictuelle. Au terme du parcours, le pouvoir d'aimer y apparaît encore comme incertain de ses appareils et de ses buts. Rien n'est donc plus éloigné du freudisme qu'une conception linéaire de l'histoire personnelle puisque les modes primordiaux du rapport à autrui, pour reprendre une formulation de M. Merleau-Ponty, peuvent rester prédominants jusque dans la vie génitale de l'adulte. Voici ce que dit Merleau-Ponty dans *Signes* : « *Il serait intéressant de suivre dans la psychanalyse par exemple, le passage d'une conception du corps qui était initialement chez Freud, celle des médecins du XIXème siècle, à la notion moderne de corps vécu… Les faits psychiques ont un sens, écrivait Freud dans un de ses plus anciens ouvrages. Cela voulait dire qu'aucune conduite n'est dans l'homme, le simple résultat de quelque mécanisme corporel, qu'il n'y a pas dans le comportement, un centre spirituel et une périphérie d'automatismes, et que tous nos gestes participent à leur manière à cette unique activité d'explicitation qui est nous-mêmes. Au moins autant qu'à réduire les superstructures à des infrastructures instinctives, Freud s'efforce à montrer qu'il n'y a pas d'inférieur ni de bas dans la vie humaine. On ne saurait donc être plus loin d'une explication par le bas…Au moins autant qu'il explique le psychologique par le corps, il montre la signification psychologique du corps, sa logique secrète ou latente.* » L'effort de Merleau-Ponty pour tirer Freud par le haut pour le porter à l'acmé de sa leçon et de son intelligence cliniques est tout à fait louable. On trouve en effet de nombreux textes freudiens et spécialement cliniques qui illustrent et confirment le commentaire de Merleau-Ponty. La question reste toutefois de savoir si la métapsychologie freudienne parvient à se hisser à la hauteur de cette perspective phénoménologique et anthropologique.

Poursuivons donc encore quelques instants notre rapide rétrospective sur la thématique du corps. A un niveau plus spécifiquement métapsychologique, il convient d'évoquer les considérations freudiennes sur le narcissisme et la distinction bien connue entre narcissisme primaire et secondaire. Narcissisme qui résulte pour une large part de la libidinisation des pulsions du moi vouées jusque là à l'auto-conservation. Libido du moi, libido d'objet avec leur cortège inversement proportionnel d'investissement, de désinvestissement, de contre-investissement dans les processus névrotiques et psychotiques.

En quoi l'introduction du narcissisme intéresse-t-elle la problématique du corps ? La réponse en est donnée par Freud dans le cas *Schreber*,(1911) quand il énonce que « le sujet commence par se prendre lui-même, son corps propre, comme objet d'amour. » Mais le problème commence avec une autre question : qu'est-ce que ce « corps propre » qui est posé à la place du « soi-même » (*selbst).*

Cette question préfigure l'élaboration métapsychologique du moi dans la seconde topique freudienne où Freud avance que le Moi est avant tout un moi corporel. C'est l'érotisation du corps propre qui fait naître ce corps narcisse. Le corps, cette fois-ci, devient principe de subjectivation et d'individuation mais également de ses avatars. Là commence véritablement une théorie de la corporéité. Le corps se voit promu comme support de la fonction narcissique.

Cette assignation du corps au Moi a de quoi surprendre. En effet, dans la discussion freudienne du rapport

Ce document est mis à disposition par l'Académie de Rennes sous licence Creative Commons BY-NC-SA

qui lie le Moi au Ca, c'est bien plutôt au Ca comme pôle pulsionnel de la personnalité qu'on aurait tendance à rattacher la problématique corporelle. Or c'est bien au Moi, c'est-à-dire au pôle tourné vers la réalité qu'est adjugée cette corporéité. Comment l'entendre ? Ce qui intéresse Freud à ce stade de son parcours, c'est le problème de la genèse du Moi, par quoi il se détache du Ca pour assurer sa fonction propre qui est de commander les accès à la motilité. Parallèlement au système « perception-conscience » de la première topique, le « corps propre » est une sorte de topos de surface où surviennent les perceptions externes et internes. D'où la formule de Freud qui stipule que le Moi n'est pas seulement un être de surface mais qu'il est lui même la projection d'une surface. Le Moi-Corps remplit donc un rôle relationnel, comme mise en relation du dehors et du dedans. Le moi est donc tout à la fois auto-présentation et auto-représentation du corps propre. Dans cette perspective, on peut donc dire que le corps est donc le propre, la première personne. On est donc bien loin d'un moi substance. On le voit, si le corps freudien s'avère être plus complexe qu'un corps empirique, il est toutefois moins riche que le corps donateur de sens de la phénoménologie.

Le texte *Pour introduire le narcissisme* date de 1914. Il marque un véritable tournant dans la pensée freudienne. Nous sommes donc en pleine période analytique et à un an des textes majeurs de Freud qui composent sa *Métapsychologie* de 1915. Et pourtant, malgré toutes les considérations que nous venons de dégager, nous y trouvons cet aveu de Freud qui sera souvent repris dans les textes ultérieurs. Voulant justifier la séparation entre libido du moi et libido d'objet qui renvoie à une première distinction entre pulsions d'auto-conservation et pulsions sexuelles, Freud finit par admettre, je le cite : « *En l'absence d'une théorie complète des pulsions, quelle que soit son orientation, il nous est permis ou plutôt commandé de faire d'abord l'épreuve de n'importe quelle hypothèse, en la soutenant avec conséquence jusqu'à ce qu'elle se dérobe ou se vérifie.* »

Parmi les arguments qui viennent soutenir cette distinction, Freud en retient deux : un argument proprement clinique qui lui permet de soutenir la distinction entre névroses de transfert et névroses narcissiques, nom donné à l'époque à certaines psychoses et réfractaires pour cette raison au traitement psychanalytique ; un argument biologique qui assigne à l'individu une double fin, celle de mener sa propre existence selon les buts qu'il se donne, puis une fin qui lui échappe totalement, celle qui l'assigne, comme membre d'une espèce, à une chaîne phylogénétique qui le déborde de toutes parts. On aura reconnu la référence darwinienne d'un tel argument. C'est à ce moment de son argumentation que Freud finit par lâcher pour couper court aux objections, : « *L'on doit se rappeler que toutes nos conceptions provisoires, en psychologie, devront un jour être placées sur la base de support organiques. Il semble alors vraisemblable qu'il y ait des substances déterminées et des processus chimiques qui produisent les effets de la sexualité et permettent la continuation de la vie de l'individu dans celle de l'espèce.* » Mais Freud, ne s'arrête pas là, il poursuit son propos en disant : *« Nous tenons compte de cette vraisemblance en remplaçant ces substances chimiques déterminées par des forces psychiques déterminées. Comme précisément je me suis en général efforcé de maintenir à distance de la psychologie tout ce qui lui est hétérogène, et même la pensée biologique, je veux avouer ici expressément que l'hypothèse de pulsions du moi et de pulsions sexuelles séparées, et donc la théorie de la libido, repose pour une très petite part sur un fondement psychologique et s'appuie essentiellement sur la biologie.*»

Il y a deux moments dans cette citation : tout d'abord le rappel de la nécessité de respecter les niveaux d'analyse et donc la revendication de l'originalité de chacun de ces niveaux. Puis le rappel que toute entreprise analytique court le risque, plus ou moins assumé, de disjoindre ce qui se donne dans la nature comme un tout fonctionnel étroitement articulé. C'est une manière de dire que nos découpages valent ce que valent nos hypothèses analytiques, qu'ils sont eux-mêmes des hypothèses analytiques parmi d'autres possibles.

On en retire pourtant une curieuse impression : tout se passant comme si Freud reprenait d'une main ce qu'il a laborieusement tenté d'élaborer de l'autre. On pourrait croire qu'il s'agit là d'une concession faite en passant. Nous verrons un peu plus tard qu'il n'en est rien. Pour ce faire, il nous faut revenir quelques temps sur les débuts de la recherche freudienne.

Quelle est la grande question freudienne à cette époque préparatoire de la métapsychologie à venir ? Cette question est la suivante : comment former une théorie psychologique (entendons métapsychologique) qui offrirait la possibilité de penser toute une série d'opérations en termes de procès et qui ne ferait pas de la conscience un critère d'existence de ces procès ? Or, tous ses écrits d'inspiration neurologique lui ont en effet permis de poser qu'il pouvait y avoir procès sans sujet conscient du procès ; que la prise de conscience qui suppose le franchissement d'une sorte de seuil - c'est en tout cas comme cela qu'il s'exprime dans son article sur le cerveau -, porte plus sur les effets constatés que sur leur cause et leur déroulement. En termes cliniques, soit quelques années plus tard, la question prendra la forme suivante : comment rendre compte du

Ce document est mis à disposition par l'Académie de Rennes sous licence Creative Commons BY-NC-SA

fait que l'hystérique est soumis à un affect dont il avoue tout ignorer du motif ? On connaît maintenant la réponse à cette interrogation.

Mais avant d'avoir été reconnu comme du psychique à part entière, voire le psychique proprement dit, l'inconscient a d'abord été posé en terme de procès se déroulant à l'insu du sujet. Et ces procès ont d'abord été cernés dans les termes de la neurologie, là où il est relativement aisé de montrer que la conscience n'en est qu'un des corrélats des plus contingents. Il s'agit là, nous l'avons vu, d'une reprise de l'inconscient fonctionnel de Jackson et plus généralement de la thèse de l'inconscient cérébral largement partagée par la communauté scientifique dans la deuxième moitié du XIXème siècle.

S'agissant de l'inconscient, il serait relativement aisé de montrer que tout le XIXème siècle est préoccupé par cette question. C'est vrai de nombreuses spéculations philosophiques et métaphysiques centrées sur la nature du psychisme, mais c'est tout aussi vrai des préoccupations neurophysiologiques centrées sur le fonctionnement du système nerveux et de l'arc réflexe dans leur rapport au phénomène de conscience. Toutes ces théories ne se contentent pas de rapporter l'inconscient à un éventuel support matériel, elles proposent en outre, et selon leurs modèles respectifs, une représentation théorique du clivage, voire une théorie du psychique réel.

Il est maintenant bien établi que toutes ces recherches préparent à leur manière la construction freudienne en lui offrant le cadre de remises en cause déjà bien installées dans la *doxa* scientifique de l'époque. Freud n'est certainement pas, quoiqu'il en dise, celui qui aurait détruit l'équivalence introduite traditionnellement entre psychisme et conscience, il est par contre un de ceux qui ont fourni des raisons spécifiques et singulièrement argumentées à l'appui de sa nécessaire dissolution. Cette mise en perspective historique et épistémique nous aide à mieux comprendre à quels objecteurs, à quelles théories en cours ou antécédentes, le Freud de la *Métapsychologie* adresse ses arguments sur le pseudo parallélisme physico-psychique, sur la question de la continuité ou de la discontinuité du support quand on passe de l'état latent des représentations à leur possible émergence dans le champ de la conscience.

Or cette question du clivage, si centrale dans la topique freudienne, se laisse beaucoup plus facilement penser en termes de neurophysiologie qu'en termes de psychologie. En témoigne la rédaction contemporaine de l'*Esquisse* et des *Etudes sur l'hystérie.* Etudes sur l'hystérie dont l'hagiographie rétrospective opérée par Freud lui-même et ses successeurs, occulte le plus souvent le rôle central qu'y a joué Breuer. C'est en effet Breuer qui impose à Freud une conception psycho-dynamique des mécanismes de défense. Alors que Breuer n'était pas totalement dupe des représentations auxiliaires empruntés aux modèles de la neurophysiologie et de l'anatomie cérébrale dont il n'attendait qu'un mode indirect de la description des faits, il semble bien que Freud, encore impressionné par les possibilités de représentation ainsi offertes, ait quelque peu oublié pour un temps leur valeur essentiellement métaphorique et heuristique, au point de vouloir asseoir scientifiquement sa psychologie sur la neurophysiologie.

L'on peut dès lors se demander si Freud n'a pas tout bonnement projeté sa construction neurophysiologique sur ce qu'il entend maintenant décrire en termes psychologiques. Comme on le sait les points de vue topique, dynamique et économique qui constituent l'ossature de la métapsychologie de 1915 sont déjà présent dans l'*Esquisse* alors qu'ils ne sont qu'à peine ébauchés et avec quelle imprécision dans le vocabulaire dans les *Etudes sur l'hystérie*. En fait nous avons affaire à une double transposition qui va s'étaler sur plusieurs années. Première transposition consistant, comme en témoigne la correspondance avec Fliess en date du 25.O5.95, à décrire dans le langage de la neurophysiologie les intuitions psychologiques issues de la clinique des névroses et de l'amentia. Cela aboutira à l'échec de l'Esquisse qui ne sortira pas des tiroirs de Freud. Seconde transposition quelques années plus tard consistant cette fois-ci à traduire dans le langage de la nouvelle psychologie l'ossature métapsychologique mise au point dans l'Esquisse. Et cela donnera le fameux chapitre VII de l'*Interprétation des rêves* où Freud expose avec le plus de netteté sa première topique. Or, dans cette première topique, Freud rattache encore les niveaux d'activités conscientes ou inconscientes à la hiérarchie fonctionnelle du système nerveux.

On a souvent dit que la construction neurophysiologique de l'*Esquisse* était une construction fantasmatique. Freud se serait laisser aller à une sorte de délire théorique. Cette interprétation suscite de ma part quelques réserves. Freud y tient en effet le plus grand compte des acquis de la neurologie de l'époque. Acquis auxquels il a d'ailleurs largement contribué par ses travaux de laboratoire chez son maître Brücke tout en y ajoutant quelques ingrédients révolutionnaires de son cru. Dans l'*Esquisse,* Freud nous propose rien moins qu'un modèle connexionniste du fonctionnement cérébral qui vise à contrecarrer la théorie trop stricte, selon lui, des localisations cérébrales fort en vogue à l'époque. Modèle que ne renieraient pas complètement les tenants actuels d'une représentation en réseaux de ce même fonctionnement. Cette critique est d'ailleurs amorcée dès l'article sur le cerveau déjà cité, et elle s'amplifie dans son ouvrage de 1891 « *Contribution à la*

Ce document est mis à disposition par l'Académie de Rennes sous licence Creative Commons BY-NC-SA

conception des aphasies, où pour la première fois Freud forge l'expression d'appareil à langage qui anticipe à celle d'appareil psychique. Toujours est-il que les attendus méthodologiques de cette double fiction sont les mêmes. A mon sens, l'échec de l'*Esquisse* ne tient pas à la fantasmatique d'une telle fiction théorique. Il tient essentiellement à l'impossibilité à laquelle Freud est tout à coup confronté de produire avec les moyens de l'époque un modèle unitaire qui rendrait compte de tous les niveaux d'organisation neuro-physio-psychologique et, par certains aspects psycho-sociologique. Tel est, selon moi, le soubassement du fameux monisme poly-systémique que j'évoquais en commençant. Projet de synthèse beaucoup trop ambitieux, comme on le voit, et qui va conduire Freud à en rabattre rapidement dans ses prétentions. Dès lors, quand Freud, en 1915, soit quelques vingt-cinq ans plus tard, présente sa métapsychologie comme la superstructure théorique de la psychanalyse, sa profession de foi empiriste l'empêche d'avouer qu'elle a joué dès le départ de sa recherche clinique et théorique le rôle d'un infra-structure méthodologique.

Tout ceci nous amène à une première conclusion : chez Freud les modèles sont relativement constants et les langages variables. Or ces modèles pèsent d'un poids très lourd dans l'élaboration conceptuelle de la psychanalyse freudienne. Et là nous rejoignons l'interrogation de Ricoeur quand il affirmait : « *La métapsychologie, pour parler comme Freud, c'est la doctrine si l'on veut, mais la doctrine en tant qu'elle rend possible la constitution même de l'objet. Ici, la doctrine est méthode.* » Le réalisme freudien en matière d'inconscient ne serait-il que les séquelles non analysées de sa foi dans ces modèles importés ? Je crois que si Freud n'avait pas eu accès à l'univers conceptuel et méthodologique de la neurophysiologie, la métapsychologie n'aurait pas pris la forme que nous lui connaissons ni, paradoxalement, la valeur que certains lui accordent en fonction des seuls critères psychanalytiques qu'ils retiennent pour en apprécier toute la portée. En un mot comme en cent, s'il existe un Freud épistémologue relativement conscient de la valeur heuristique et métaphorique des modèles qu'il emprunte pour penser sa découverte, il existe dans le même temps un Freud théoricien qui oublie les mises en garde du premier au point, pour reprendre sa propre expression, de prendre l'échafaudage pour le bâtiment. A supposer que Freud soit devenu dualiste à tel ou tel moment de son trajet théorique, c'est plus par nécessité épistémologique que par conviction ontologique.

A cet égard, l'analyse du concept de pulsion est instructive à plus d'un titre. C'est en effet au début du texte métapsychologique « Pulsions et destins des pulsions » qu'on trouve un condensé du discours de la méthode de Freud. Avec ce concept, Freud a bien conscience de transgresser les limites d'une observation strictement empirique. Nous touchons là en effet aux confins du représentable. D'où la nécessité pour le penser de recourir à des idées empruntées à des champs divers comme la physique, la physiologie, la biologie entendue comme « économie du vivant ».

Il est donc admis que la pulsion, hypostasiée pour la circonstance, ne nous est pas accessible directement mais uniquement par ou sous couvert de deux registres d'expression que sont l'affect et la représentation. Pour être un concept de base, le concept de pulsion est aussi un concept charnière. Concept de base puisqu'il se situe en deçà de la distinction « conscient-inconscient » ; concept charnière, non seulement parce qu'il renvoie à un domaine frontière entre le psychique et le somatique mais également parce qu'issu de la biologie, il tient de la physique les paramètres conceptuels susceptibles de l'inscrire dans un réseau de relations dynamiques.

Ce que Freud tente de mettre en place avec les pulsions et leur chimie particulière, c'est l'équivalent des lois de composition à l'œuvre dans la biologie, c'est-à-dire, au terme de l'analyse d'une configuration donnée, la découverte des éléments constituants ainsi que les relations entre ces éléments. Souvenez-vous, c'était déjà le projet de l'*Esquisse*.

Or, ce que sa clinique lui fait découvrir au terme de l'analyse de qui est évoqué et de qui s'élabore dans une cure, ce ne sont pas des particules élémentaires, mais des unités logico-sémantiques qui restent prises dans une gangue d'expressivité et d'intentionnalité. Il va de soi que de telles unités ne sont pas identifiables comme des choses comme pouvaient l'être les neurones de l'*Esquisse*. Avec le concept de pulsion, Freud franchit donc une sorte de cap : celui de ces unités logico-sémantiques par lesquelles nous suspectons l'œuvre de la pulsion dans ses jeux de transformations.

Pour en revenir à la détermination théorique ou métapsychologique du concept de pulsion, il s'agit, nous dit encore Freud dans ce même texte de considérer la vie psychique d'un point de vue biologique. Un pas supplémentaire sera franchi lorsqu'il affirme qu'il ne suffit pas de dire que la pulsion - qui a sa source dans le somatique - a des représentants psychiques mais qu'elle est elle-même un représentant. Ce qui conduit Freud à affirmer que la pulsion apparaît comme le représentant des excitations issues de l'intérieur du corps, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposé au psychique du fait de sa liaison au corporel. Les pulsions deviennent donc des motifs d'action et de transformation. Deux notions sont alors conjointes :

Ce document est mis à disposition par l'Académie de Rennes sous licence Creative Commons BY-NC-SA

celle d'expression psychique d'excitations corporelles et celle de principe dynamique de l'activité psychique.

Paul Ricoeur, on s'en souvient, a parfaitement repéré cette conjonction de l'énergétique et du sens dans l'élaboration freudienne ; le contraste entre une représentation énergétique de l'appareil psychique et la méthode de recherche du sens. Comment, en effet, est-il possible que l'explication économique passe par une interprétation portant sur les significations et, en sens inverse, que l'interprétation soit un moment de l'explication économique ? La réponse de Freud pourrait être celle-ci : si la valeur d'une interprétation se mesure bien aux effets de sens qu'elle produit chez le patient, cet effet de sens ne peut manquer de se traduire par un changement dans ses investissements jusqu'ici aliénants. Dans le cas contraire, l'analyse ne vaudrait pas une heure de peine et la psycho-thérapie ne serait qu'une vaste fumisterie.

Quoiqu'il en soit, dans toute cette construction métapsychologique, Freud ne fait qu'anticiper sur l'une des exigences théoriques et méthodologiques de la biologie contemporaine, à savoir celle de lier dans une théorie conséquente les lois de composition que nous évoquions un peu plutôt et les lois d'évolution et de changement d'état. Les biologistes d'aujourd'hui ne cessent de nous rappeler que cette articulation dans un modèle unique n'est pas chose facile à faire. Toujours est-il qu'en maintenant le concept de pulsion à la limite en tant qu'elle a des représentants et qu'elle est représentant, Freud a laissé clairement entendre à ceux qui l'avaient écouté jusque là qu'il y avait une étroite articulation du corporel et du psychique par voie de « représentation-délégation ». C'est avec la pulsion que Freud pense avoir trouvé le point d'articulation entre le biologique et le psychique.

Dira-t-on que toutes ces arguties sur le proto-biologisme de Freud se situent bien en deçà du champ psychanalytique qu'il inaugure ? Outre qu'il s'agit là d'une façon rapide et cavalière de se débarrasser de la question en la réduisant, comme il se doit, à une simple manière de parler, il faudrait au préalable rendre compte de sa permanence tout au long du parcours freudien et de sa propre perception sur ce qu'il convient de qualifier de métaphorique. Or il me semble qu'il en a situé lui-même les limites. Si Freud se voit contraint de remettre à des jours meilleurs la possibilité d'une traduction terme à terme qui nous permettrait de passer du niveau biologique au niveau proprement psychique, il semble pourtant croire à la possibilité d'un recouvrement entre les deux plans, c'est-à-dire à la possibilité d'établir un jour des rapports d'équivalence et de correspondance entre des niveaux que l'analyse le contraint à disjoindre. En attendant le grand jour, la construction métapsycholgique apparaît comme un pis aller, pis aller nécessaire soit, mais pis aller tout de même. C'est sans doute pour ces raisons que Freud est amené à qualifier ses descriptions de métaphoriques. En fait, elles le sont peut-être plus qu'il ne le croit lui-même, et pour d'autres raisons que celles qu'il avance. Nous l'avons vu : le psychologique, chez Freud, vient combler le fossé qui sépare le biologique d'un côté et le social de l'autre. Il reste que Freud a su tirer les leçons de la biologie et même anticiper sur des leçons plus récentes : leçons qui enseignent qu'une organisation biologique n'est pas réductible à ses seules conditions physico-chimiques. A fortiori quand il s'agit de l'homme, lequel participe à un milieu non seulement naturel mais aussi culturel : en un mot que l'homme peut apprendre quelque chose de l'expérience et s'en trouver rétroactivement transformé. Freud n'est pas en effet sans savoir qu'il n'y a pas de déterminisme strict et linéaire entre les réactions physico-chimiques et les comportements et les œuvres humaines. Le déterminisme biologique ne fait que hiérarchiser les niveaux d'organisation. Ce qui ne peut qu'accroître les marges d'indétermination ou de variations possibles quand on passe de l'histoire naturelle à l'histoire culturelle.

Je laisserai Canguilhem conclure à ma place : « *Il ne s'agit au fond de rien de moins que de savoir si, parlant du vivant, nous devons le traiter comme un système de lois ou comme organisation de propriétés, si nous devons parler de lois de la vie ou d'ordre de la vie… En parlant d'un ordre de propriétés, nous voulons désigner une organisation de puissances et une hiérarchie de fonctions dont la stabilité est nécessairement précaire, étant la solution d'un problème d'équilibre, de compensation, de compromis entre pouvoirs différents donc concurrents. »* Propos auquel Freud aurait certainement adhéré, lui qui confie à son ami Fliess dès le 7 mai 19OO : « *Aucun critique n'est, mieux que moi, capable de saisir la disproportion qui existe entre les problèmes et la solution que je leur donne et, pour ma juste punition, aucune des régions inexplorées où, le premier des mortels, j'ai pénétré, ne portera mon nom ou ne se soumettra à mes lois.* » Plus Freud avance en âge, plus l'illusion de maîtrise tend à se dissiper, et plus la dernière proposition de sa lettre tend vers sa traduction possible : il n'y aura pas de « loi Freud ».

Notes

1. La notion de métapsychologie désigne la superstructure théorique de la psychanalyse (hypothèses théoriques, concepts fondamentaux, modèles de l'appareil psychique, etc.,). Pourquoi « méta-psychologie » ? Parce que la nouvelle psychologie que Freud entend fonder se situe au-delà des psychologies de la conscience et au-delà du biologique. La métapsychologie freudienne prend en considération et met en œuvre trois points de vues ou coordonnées

Ce document est mis à disposition par l'Académie de Rennes sous licence Creative Commons BY-NC-SA

théoriques : le point de vue topique, le point de vue dynamique, le point de vue économique ou fonctionnel. D'où la définition que Freud en donne : « Je propose qu'on parle de présentation métapsychologique, lorsqu'on parvient à décrire un processus psychique dans ses relations dynamiques, topiques et économiques. » (*Métapsychologie*, 1915)

2. Dans *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*. Paul Ricoeur rappelle que le débat entre « expliquer et comprendre » est ancien, qu'il concerne à la fois l'épistémologie et l'ontologie. Au départ, nous dit-il, la question est de savoir si les sciences, qu'elles soient sciences de la nature ou sciences de l'homme, constituent un ensemble continu, homogène et finalement unitaire, ou si, entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme, il faut instituer une coupure épistémologique. « Dans ce duel – poursuit-il -, le terme « *explication* » désigne la thèse de la non différenciation, de la continuité épistémologique entre sciences de la nature et sciences de l'homme, tandis que le terme « *compréhension* » annonce la revendication d'une irréductibilité et d'une spécificité des sciences de l'homme. » Et Ricoeur de s'interroger : « Mais qu'est-ce qui peut fonder en dernière instance ce dualisme épistémologique, sinon, la présupposition que, dans les choses mêmes, l'ordre des signes et des institutions est irréductible à celui des faits soumis à des lois ? » Autrement dit, l'idée que le dualisme épistémologique (méthodologique) présupposerait implicitement un dualisme ontologique alors que le monisme épistémologique ou méthodologique soutiendrait la thèse de la continuité ontologique entre les deux ordres.

Les choses ne sont pourtant pas si simple, ni du point de vue de Ricoeur qui soutient la possibilité d'une sorte de dialectique entre expliquer et comprendre, ni du point de vue de l'histoire des idées qui agitent la période de ce qu'on a appelé la querelle des méthodes. Qu'on se souvienne de la différence de perspective sur cette question entre un Dilthey et un Rickert. Le premier justifiant l'exigence d'un dualisme méthodologique sur un critère de différence ontologique ; le second considérant que la réalité est une et toujours identique à elle-même et que le choix méthodologique est affaire de point de vue et de mode d'entrée dans la réalité. Alors s'il fallait situer Freud dans un débat auquel il n'a pas pris part, tout en ayant, à tort ou à raison, une position bien arrêtée sur la question, c'est certainement du côté de Rickert qu'il faudrait le ranger. Freud, malgré la thématique de l'*interprétation* a en effet toujours considéré que le débat entre « expliquer » et « comprendre », était un faux débat. Il affiche cette position dès l'*Esquisse*, et il n'en démordra pas. On y trouve une formulation du problème que ne renierait pas Paul Ricoeur quand celui-ci affirme que « comprendre plus, c'est se mettre en mesure d'expliquer mieux. » Après avoir montré que « l'obsession hystérique semble 1° incompréhensible, 2° impossible à réduire par quelque travail cogitatif que ce soit, 3° incongruente dans sa structure », Freud annonce : « qu'une obsession hystérique est réduite dès qu'on l'explique, c'est-à-dire dès qu'on la rend compréhensible. Ces deux particularités n'en constituant en réalité qu'une seule. » (*Esquisse*, 1895)

3. *Esquisse d'une psychologie scientifique à l'usage des neurologues*, in *La Naissance de la Psychanalyse*. PUF, 1973.

4. En cas de pathologie, ce sont, d'après Jackson, les fonctions ou les niveaux d'organisation supérieurs qui se désorganisent les premiers et qui sont remplacés par des fonctions et des niveaux plus archaïques et plus élémentaires. La description d'un appareil psychique comme structure ne peut être que statique. Y adjoindre les concepts d'évolution et de dis-involution (empruntés à Jackson) conduit Freud à penser le lien entre la neurologie et la biologie de la fonction. Il faut se rappeler qu'au dix-neuvième siècle une vue statique et morphologique s'opposait déjà à une vue dynamique et fonctionnelle. L'articulation entre le point de vue statique et dynamique a été une préoccupation constante de Freud.

5. Vieux débat, mais dont on trouve un écho très récent dans *La nature et la Règle*. Ouvrage où Jean-Pierre Changeux et Paul Ricoeur confrontent leur point de vue sur la question de la naturalisation de l'esprit.

6. Topique : théorie ou point de vue qui suppose une différenciation de l'appareil psychique en un certain nombre de systèmes ou d'instances doués de caractères ou de fonctions différentes et disposés dans un certain ordre les uns par rapport aux autres. Ce qui permet de les considérer métaphoriquement comme des lieux psychiques. Freud a forgé successivement deux topiques qui ne sont d'ailleurs pas immédiatement superposables. Première topique (1900, *L'interprétation des rêves*) « Inconscient, Préconscient et Conscient » ; deuxième topique (1920, *Essais de Psychanalyse*) « çà, moi, surmoi ».

Dynamique : Ce point de vue tente de rendre compte des conflits de forces au sein de la subjectivité. Certains phénomènes psychiques sont envisagés comme résultant du conflit et de la composition de forces psychiques exerçant une certaine poussée. C'est ainsi que le clivage du psychisme s'explique dynamiquement par le conflit de forces qui s'opposent et qui conduit à la formation de groupes de représentations séparées (cf., le point de vue topique.

Economique : ce point de vue désigne les échanges d'énergie entre les différentes instances de l'appareil psychique, mais aussi entre l'organisme « bio-psychique » et son environnement. Il qualifie tout ce qui se rapporte à l'hypothèse selon laquelle les processus psychiques consistent dans la circulation et la répartition d'une énergie (pulsionnelle le plus souvent), susceptible d'augmentation, de diminution, d'équivalences. On parlera par exemple d'investissement, de désinvestissement, de contre investissement. C'est ainsi que les conflits de forces (point de vue dynamique) peuvent se traduire par un « compromis » assurant un équilibre énergétique. Le symptôme est un compromis de ce type.

Claude Guillon
UFR de Philosophie - Rennes1

Ce document est mis à disposition par l'Académie de Rennes sous licence Creative Commons BY-NC-SA